

Yolande Villemaire

L'Art de vivre

Il y a des moments de grâce où une oeuvre d'art a un impact réel sur notre vie. L'exposition: *Choice: making an art of everyday life* organisée par Marcia Tucker au New Museum of Contemporary Art de New York l'an dernier rassemblait le travail d'une douzaine d'artistes qui conçoivent leur propre vie comme une oeuvre d'art.

Tehching Hsieh, par exemple, a passé un an enfermé dans une cage, vécu comme un clochard dans les rues de New York et passé une autre année attaché par une corde de huit pieds à l'artiste conceptuelle Linda Montano. Sa dernière performance atteint le sublime: il s'est engagé, pendant un an, à ne pas regarder d'oeuvres d'art et à ne pas entrer dans un musée ou une galerie. À côté des photographies illustrant ses performances précédentes, un carton explicatif signale que pour respecter l'engagement de M. Tehching Hsieh, le musée ne présente aucun document sur son travail actuel.

C'est cependant le travail de Morgan O'Hara, son «Auto-biographie dans le contexte du 20^e siècle» qui a bouleversé ma vie. Depuis 17 ans, madame O'Hara note chacune de ses activités quotidiennes dans des cahiers de formats variés, établit des statistiques de son emploi du temps, dessine des tableaux, codifie son quotidien. J'ai trouvé là ce que j'avais cherché en vain dans *L'Emploi du temps* de Michel Butor et dans *La Vie mode d'emploi* de Georges Perec.

Plusieurs de ces cahiers étaient exposés sous vitrine, d'autres simplement empilés jusqu'au plafond. Ce qui m'a impressionnée, c'est pourtant une toute petite phrase griffonnée à l'encre noire sur l'une des pages en montre: «If you spend your time worrying, you fill your life with worry, if you spend your time...» C'est bien évident mais une telle évidence a du poids quand elle est corroborée par des centaines et des centaines de cahiers annotés, parsemés de chiffres, d'abréviations et de traits de couleur dont les codes varient au fil des mois et des années. Ce travail de bénédictin, ce 17 ans de labeur maniaque étalé dans toute la salle du New Museum a suscité ma curiosité. J'ai voulu savoir à quoi je passais ma vie.

En sortant du musée, je me suis précipitée pour acheter un des ces grands cahiers quadrillés importés de France et j'ai commencé, ce soir-là, à noter par le menu mes activités quotidiennes. Le 16 février de cette année, j'aurai complété, en sept cahiers, une géographie de mon temps pendant un an. J'ai commencé cette notation par jeu et je me suis prise au jeu. Je ne suis

pas quelqu'un de très discipliné. N'empêche que depuis un an, fidèlement, je note à quoi j'occupe chacune de mes heures de chacune de mes journées. Ça satisfait assurément un profond besoin de sécurité. Les circonstances de ma vie ont beau se transformer à une vitesse alarmante -j'ai vécu l'an dernier à New York, à la Jamaïque, à Paris et dans trois appartements différents à Montréal-, je sais que chaque heure du jour sera soigneusement enregistrée au cadastre de mon temps.

Je vois maintenant ma vie à travers un grillage de quatre cases horizontales et de six cases verticales. J'ai passé au cours de cette année beaucoup de temps à regarder *Dynasty* -on passait des reprises à onze heures trente tous les soirs quand j'habitais New York-, beaucoup de temps à parler au téléphone et à faire l'amour, beaucoup de temps dans des avions et dans le métro, beaucoup de temps à noter mes activités quotidiennes. Je viens de passer, en fait, une des années les plus improductives de ma vie. Et je m'en réjouis. Cette cartographie insensée de l'insignifiant m'a permis de deviner la possibilité d'un véritable art de vivre dont je n'ai, pour l'instant qu'une vague intuition.

D'où cette chronique, un an plus tard. Je vous y parlerai de l'art et de la vie, je tenterai d'y amorcer un questionnement des valeurs sous l'empire desquelles se place notre vie quotidienne à quelques années à peine de l'an 2 000. Je vous entretiendrez d'un livre étonnant qui circule depuis 10 ans aux États-Unis, d'une nouvelle médecine qui est en train d'émerger, du travail de Werner Erhard et de la mutation de l'identité québécoise, entre autres choses.

Il neige dans les 18 fenêtres de l'entrepôt où j'habite, ma mère trouve que c'est bien de valeur d'habiter un endroit pareil, mes amis trouvent que j'ai un beau loft. Moi, je n'en finis plus de m'émerveiller de la beauté des ciels du matin dans les fenêtres du mur sud et de la beauté des ciels le soir dans les fenêtres du mur ouest. Je me suis enfin décidée à jeter le sapin. Le petit Jésus en cire avec des lunettes-soleil dort en paix dans le hangar mais j'ai installé les minuscules lumières blanches qui illuminaient l'arbre de Noël dans mes plantes vertes. Le soir, on dirait un paquebot en croisière dans la nuit mauve au-dessus de Montréal. Je dactylographie dans un silence habité par le glouglou de l'aquarium et les grincements des tuyauteries qui courent sous le plancher. C'est déjà l'heure du feu de foyer à Quatre-Saisons dans la télévision muette à l'autre bout de la maison.